

## **PANIQUE GENITALE.**

### ***Fluides menstruels et psychopathologie de la créativité féminine au passage du siècle (XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles).***

**Charlotte Foucher**

« Il a deux femmes dans la femme : la femme d'abord, et la femme des règles. La première est un animal doux, bienveillant, dévoué par nature ; la seconde est un animal méchant, trouvant un âpre plaisir aux souffrances de ce qui lui est associé dans la vie. Et c'est ce dernier animal qui, toute la vie, prend une semaine sur chaque mois de la femme et qui, à quarante ans, pendant cinq, six ou sept ans, remplacera absolument l'autre. »<sup>1</sup>

Si les frères Goncourt perçoivent les règles comme une pathologie typiquement féminine<sup>2</sup>, relayant alors les nombreux discours misogynes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la philosophe américaine Judith Butler a depuis pointé du doigt l'expression un peu vague mais très significative de « trouble féminin » qui serait, selon elle, autant révélatrice d'une dualité des genres que d'un renvoi systématique du féminin au pathologique :

« Voyez ce qui est arrivé au 'trouble féminin', cette expression qui désigne historiquement une indisposition féminine sans nom où l'on trouve, à peine voilée, l'idée qu'être femme est une indisposition naturelle. La médicalisation du corps des femmes est un problème sérieux, mais l'expression n'en est pas moins risible, et face à des catégories sérieuses, le rire est indispensable pour le féminisme. »<sup>3</sup>

Relier les théories des études cliniques au rire des représentations satiriques sur le féminin est l'un des enjeux de cette étude. Au travers d'une lecture culturelle et genrée, il

---

<sup>1</sup> GONCOURT Jules et Edmond, *Journal. Mémoires de la vie littéraire, 1860-1861*, t. IV, Monaco, Fasquelle et Flammarion, 1956, p. 199 [1861].

<sup>2</sup> Cf. études sur la femme comme éternelle malade et comme être perpétuellement blessé (menstruation, défloration, accouchement, ménopause) : MOREAU Thérèse, « Toute femme est une malade », *Le Sang de l'histoire. Michelet, l'Histoire et l'idée de la femme au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1982, p. 105-112 ; KNIEBIEHLER Yvonne, FOUQUET Catherine, *La femme et les médecins. Analyse historique*, [Paris], Hachette, 1983.

<sup>3</sup> BUTLER Judith, *Trouble dans le genre (Gender Trouble). Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte/Poche, 2006, traduction française [Routledge, 1990], p. 52.

s'agira de démontrer en quoi la théorie scientifique de la mécanique des fluides génitaux – et plus précisément menstruels – contribue à renforcer le traditionnel clivage normatif masculin-crédation/féminin-procréation, clivage s'insérant de manière plus générale dans le dualisme dichotomique nature/culture. En renvoyant systématiquement le féminin à la propagation de l'espèce<sup>4</sup>, nous verrons ainsi comment la femme artiste et intellectuelle qui passe outre son déterminisme biologique devient un être pathologique et contre-nature à l'ordre établi des genres et en quoi elle incarne la « panique génitale », pour reprendre le titre de la performance désormais célèbre de VALIE EXPORT.

En exposant en 1968 son sexe à la vue de spectateurs d'un cinéma d'art et d'essai munichois, l'artiste autrichienne affirmait alors une « féminité » qui n'était plus de l'ordre d'un fantasme érotisé mais bien d'une réalité brute. Dans la lignée de cette performance interrogeant le fossé entre la femme telle qu'elle devrait être et la femme telle qu'elle est, nous esquiverons la figure fantasmée et hypersexualisée de la femme gorgée de sang (vampire, hystérique, prostituée), déjà abondamment remarquée et commentée<sup>5</sup>, pour privilégier celle moins connue, mais tout aussi « utéro-centrique »<sup>6</sup>, de la femme comme sujet actif et créatif, subissant le discours médical sur les fluides génitaux qui prend place dans le débat normatif autour du binarisme création/procréation ; masculin/féminin.

---

<sup>4</sup> Les discours scientifiques tout autant que les représentations satiriques vont s'accorder à penser que le rôle principal de la femme est celui de la reproduction. Pour le psychologue Nathaniel Martin-Dupont, la maternité est pour la femme « sa fonction essentielle [...] autour de laquelle les autres gravitent » (MARTIN-DUPONT [Nathaniel], *Venus Genitrix. Etude de psychologie féminine*, Annecy, Imprimerie Hérisson frères, 1910, p. 4).

<sup>5</sup> Cf. notamment Jean de Palacio, spécialiste de la décadence, qui explique que « Toute une thématique secondaire du poisseux, du visqueux et de l'englué s'élabore à partir du corps féminin décadent, où dominant mais non exclusivement, les flux sanguins » (« La féminité dévorante. Sur quelques images de manducation dans la littérature décadente », *Figures et formes de la décadence*, Paris, Séguier, 1994, p. 53-74). Sur la femme hypersexualisée, cf. également DE SOLIS Diego Romero, « El miedo a la mujer (arte, sexualidad y fin de siglo) », *Daimon. Revista de Filosofía*, n° 14, 1997, p. 155-166 ; DIJKSTRA Bram, *Les idoles de la perversité. Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, Paris, Seuil, 1992 [Oxford, Oxford University Press, 1986], traduction française ; DOTTIN-ORSINI Mireille, *Cette femme qu'ils disent fatale. Textes et images de la misogynie fin-de-siècle*, Paris, Bernard Grasset, 1993 ; MENON Elizabeth K., *Evil by Design. The Creation and Marketing of the Femme Fatale*, Urbana-Chicago, University of Illinois Press, 2006 ; SWAIN Gladys, « L'âme, la femme, le sexe et le corps. Les métamorphoses de l'hystérie à la fin du dix-neuvième siècle », *Le Débat*, n° 24, mars 1983, p. 107-127 ; WAJEMAN Gérard, « Psyché de la femme. Note sur l'hystérique au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme. Revue du dix-neuvième siècle*, n° 13-14, 1976, p. 57-66.

<sup>6</sup> KNIEBIEHLER Yvonne, FOUQUET Catherine, *op. cit.*, p. 73.

## **Théories scientifiques des fluides génitaux et infériorité féminine**

Dans son ouvrage de référence *Masculin-Féminin. La pensée de la différence*<sup>7</sup>, l'anthropologue française Françoise Héritier, qui a particulièrement bien analysé cette question d'une « valeur différentielle des sexes », observe que, dès l'Antiquité, les deux sexes masculin et féminin sont perçus au travers de systèmes catégoriels d'opposition, à l'instar d'Aristote qui propose dans son *Traité de la génération des animaux* une dialectique genrée autour du sec et de l'humide, du pur et de l'impur, se rapportant réciproquement aux fluides génitaux masculin (sperme) et féminin (menstrues, leucorrhées) :

« On sait qu'Aristote explique la faiblesse inhérente à la constitution féminine par son humidité et sa froideur, dues aux pertes de substance sanguine que les femmes subissent régulièrement sans pouvoir s'y opposer ni freiner le cours des choses. Les hommes ne perdent leur sang que volontairement si l'on peut dire : dans des occasions qu'ils ont recherchées, comme la chasse, la guerre, la compétition. »<sup>8</sup>

Le *topos* qui est alors au centre de cette affirmation est bien celui de la maîtrise des fluides, car si l'homme contrôle volontairement l'écoulement de son fluide, la femme, elle, ne peut que physiologiquement le subir et se trouve de fait en position de faiblesse et d'infériorité. En outre, cette infériorité se trouve renforcée par son inaptitude à transformer son sang en sperme :

« L'homme, de nature chaude, possède par là même une aptitude à la coction intense du sang qui le transforme en un résidu parfaitement pur et dense : le sperme. La femme ne peut parvenir à cette opération ; elle parvient seulement à transformer le sang en lait : « Du fait que les menstrues se produisent, il ne peut y avoir de sperme ». »<sup>9</sup>

Cette dialectique fondatrice du partage des genres opposant la substance positive et féconde du sperme à celle plus négative du sang comme déchet féminin<sup>10</sup> est reprise au passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle par tout un discours clinique dévolu à l'infériorité féminine sous le prisme d'une incompatibilité entre le génital et le cérébral.

---

<sup>7</sup> HÉRITIER Françoise, *Masculin-Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>10</sup> Sur cette question, cf. BEAUVOIR Simone de, *Le Deuxième Sexe I. Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 1976 [1949], p. 252-256 ; MOREAU Thérèse, *op. cit.* ; VERDIER Yvonne, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979, p. 19-23 ; p. 41-46.

Dans *La Femme pendant la période menstruelle* paru en 1890, le médecin Séverin Icard tente de démontrer la relation qui existe entre fonction menstruelle et fonction psychique, partant du postulat que la femme est intrinsèquement plus nerveuse que l'homme :

« La fonction menstruelle peut, par sympathie surtout chez les prédisposées, créer un état mental variant depuis la simple psychalgie, c'est-à-dire le simple malaise moral, la simple inquiétude de l'âme jusqu'à l'aliénation, à la perte complète de la raison, et modifiant la moralité des actes depuis la simple atténuation jusqu'à l'irresponsabilité absolue. »<sup>11</sup>

Dans la lignée d'Icard, l'écrivain suédois August Strindberg publie dans *La Revue blanche* en janvier 1895 un article intitulé « De l'infériorité de la femme » où il part notamment du sang pour expliquer de manière tautologique la faiblesse féminine, affirmant que « la masse sanguine de la femme, par sa composition, indique directement la place que celle-ci occupe dans la chaîne des êtres »<sup>12</sup>. Selon Strindberg, c'est bien la perte mensuelle de sang qui rend la femme inférieure physiquement et intellectuellement à l'homme puisqu'« il est évident qu'un corps humain ne peut se développer d'une façon normale, lorsqu'il est ainsi privé d'une forte dose de liquide nourricier »<sup>13</sup>. Il compare alors la perte de deux cents grammes en moyenne de sang toutes les quatre semaines chez la femme, au cas d'un homme « de constitution normale », décédé d'une syncope, qui « en une seule fois » avait perdu cinq cent grammes et à celui d'un nourrisson mort après avoir perdu trente grammes de son sang<sup>14</sup> :

« Il est, en conséquence, permis de supposer que ces saignées périodiques causent en partie, l'arrêt de la croissance et du développement et que cette anémie doit forcément atrophier le cerveau. Si l'on ajoute à cela la répression nécessaire du désir chez les célibataires, on est tout prêt de reconnaître la justesse de cette qualification « d'enfant malade », que nous employons tout à l'heure, et qu'on attribue à la femme. »<sup>15</sup>

---

<sup>11</sup> ICARD Séverin D<sup>r</sup>., *La Femme pendant la période menstruelle. Etude de psychologie morbide et de médecine légale*, Paris, Félix Alcan éditeur, 1890, p. X.

<sup>12</sup> STRINDBERG August, *De l'infériorité de la femme*, Nantes, L'Élan, 2005 [publié pour la première fois en janvier 1895 dans *La Revue blanche*], p. 44.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> *Ibid.*

L'argument du sang qui scléroserait le cerveau féminin prend notamment pour appui les théories scientifiques contemporaines des médecins italiens Cesare Lombroso et Guillermo Ferrero qui firent autorité en matière de physiologie féminine et pour qui « les occupations intellectuelles trop assidues, produisent des aménorrhées, de l'hystérisme, du nervosisme »<sup>16</sup>.

Si, au sein de cet ensemble théorique autour de la mécanique des fluides corporels, les pensées de Strindberg, Lombroso et Icard sont relativement bien connues à la fin du siècle en France parce que rapidement traduites et diffusées, des études plus marginales mais non moins étonnantes vont également se profiler, comme celle du médecin homéopathe nîmois Adrien Péladan, frère du fantasque Joséphin Péladan, mentor de la Rose+Croix artistique, qui propose une théorie de l'hypersécrétion des liquides séminal et vulvo-vaginal<sup>17</sup>. Dans cette thèse de médecine, il démontre notamment que seul le cerveau masculin peut accueillir la gestation intellectuelle, car pour la femme, « une vie consacrée au travail cérébral est en opposition avec sa destination. C'est par l'utérus qu'elle doit créer »<sup>18</sup>. Son cerveau, chargé de fluide mâle, doit féconder celui de l'homme, qui mûrit les idées de la femme et les promulgue.

S'inspirant de ces traités scientifiques et médicaux, l'anglais Edward H. Clarke théorise dans *Sex in Education or A Fair Chance for the Girls*<sup>19</sup> tout un discours plus sociologique sur la spécificité d'une éducation pour les jeunes filles. Partant du principe que le développement du corps féminin est plus irrégulier que celui du corps masculin, le moment de la puberté devient une période cruciale pour le développement des organes génitaux et reproducteurs chez la jeune fille et ne doit pas interférer avec une éducation trop intense. Ainsi, la jeune femme ne peut pas bien s'instruire en même temps que bien faire des enfants. Elle doit avant tout consacrer son temps au repos de l'esprit pour le bon développement de son système reproducteur. Dans ce contexte, Clarke propose alors des classes séparées et spécifiques à l'éducation féminine :

« La périodicité caractérise l'organisation féminine, et développe la force de la femme. La persistance caractérise l'organisation masculine, et développe la force des hommes.

---

<sup>16</sup> LOMBROSO Cesare, FERRERO Guillermo, *La Femme criminelle et la prostituée*, Paris, Félix Alcan éditeur, 1896, traduction française, p. 181.

<sup>17</sup> PELADAN Adrien, *Traitement homéopathique de la spermatorrhée, de la prostatorrhée et de l'hypersécrétion des glandes vulvo-vaginales*, Lyon, chez l'auteur, 1869.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>19</sup> CLARKE Edward H., *Sex in Education or A Fair Chance for the Girls*, New York, Arno Press & The New York Times, 1972 [Boston, James R. Osgood and Company, 1873], traduction de l'auteur.

L'éducation doit apporter le meilleur à chacun d'eux en ajustant ses méthodes à la périodicité pour l'un, et la persistance pour l'autre. »<sup>20</sup>

Face à cette incapacité physiologique des femmes à pouvoir prétendre au travail cérébral, les représentations et les perceptions de la femme érudite et créatrice ne pourront qu'être celles d'une féminité meurtrie, détraquée et pathologique, car si on se fie à l'argument du docteur Barbaud, représentatif de l'opinion générale des médecins à cette époque, « [t]out est dans la menstruation. C'est le pivot de la santé de la femme »<sup>21</sup>.

### **La femme détraquée : représentations atrophiées de la créativité féminine**

La femme réglée qui se livre alors à une occupation intellectuelle comme l'artiste professionnelle surdéveloppe son cerveau et amoindrit par conséquent la vivacité de ses organes génitaux sur lesquels vont venir peser le soupçon de la frigidité comme celui de la stérilité. Le médecin grec Hippocrate associe d'ailleurs fortement la mécanique des fluides menstruels à la défloration et prescrit la pratique d'une sexualité régulière, car selon lui, quand l'orifice est fermé et que le sang arrive, le sang n'ayant point de sortie, s'élanche sur le cœur et le diaphragme et peut provoquer le délire. Il prodigue alors de se marier et d'enfanter le plus tôt possible<sup>22</sup>.

Tandis qu'au passage du siècle, le célibat masculin est bien accepté, voire revendiqué au travers de la figure du dandy, la solitude féminine, choisie ou subie, est toujours matière à la suspicion et à la moquerie<sup>23</sup>. Alors que dans sa *Physiologie du célibat et de la chasteté*, le

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 120-121 : « Periodicity characterizes the female organization, and develops feminine force. Persistence characterizes the male organization, and develops masculine force. Education will draw the best out of each by adjusting its methods to the periodicity of one and the persistence of the other. »

<sup>21</sup> BARBAUD Charles, ROUILLARD Amédée, *Troubles et accidents de la ménopause (âge critique de la femme). Traitement thermal aux eaux de Luxeuil*, Paris, Juvet & Cie, 1895, p. 31.

<sup>22</sup> HIPPOCRATE, « Des maladies des femmes », *Œuvres choisies d'Hippocrate*, Paris, Labé, 1855, p. 663 : « Une suffocation qui arrive subitement et survient surtout chez les femmes qui n'ont pas de rapports avec les hommes, et chez les femmes âgées plutôt que chez les jeunes, car leur matrice est plus légère ».

<sup>23</sup> Cf. COUAILHAC L., *Physiologie du célibataire et de la vieille fille*, Paris, Aubert et Cie – Lavigne, 1841, p. 14 : « Lorsque dans une soirée du Marais ou du faubourg Saint-Germain, vous verrez assis dans un coin, un individu du sexe féminin qui a des moustaches, une toilette ridicule, un carlin sur ses genoux ; qui prend du tabac à plein nez, qui médit sans cesse, surtout des jeunes femmes, qui a l'air de s'ennuyer et d'ennuyer les autres, qui repousse les enfants et les gronde sans cesse, qui est sec, roide, compassé, exigu et bâti en angle de rue, vous pourrez dire à coup sûr : « Voilà une vieille fille ! » ; cf. CAUFEYNON Docteur, *Physiologie du célibat et de la chasteté. Continence, virginité, célibat religieux. La Vieille fille, le célibataire*, Paris, Librairie des publications populaires, [1906].

docteur Caufeynon érige le célibat en pathologie affirmant qu'il est aussi dangereux pour l'homme qu'il nuit à la santé de la femme<sup>24</sup>, Arlette Farge et Christiane Klapish-Zuber expliquent, au sein de leur ouvrage collectif sur la solitude féminine, que la question de l'autonomisation de la femme revêt deux aspects, celui du délaissement et celui du dévergondage<sup>25</sup>. Face aux féministes qui ont en effet contribué à revendiquer le célibat comme statut d'épanouissement personnel et comme stimulant créatif, l'opinion générale a pris le contre-pied en faisant du célibat féminin une forme de déviance face au mariage hissé, quant à lui, en norme sociale voire biologique. Pour exemple, dans son article intitulé « Le Troisième Sexe », le collègue italien de Cesare Lombroso, Guglielmo Ferrero se fonde sur la société anglaise au travers des figures de la *spinster* et de la *miss*, qu'il relie à l'invasion des femmes dans les professions qui étaient auparavant le monopole du masculin comme les arts. Il explique, selon la théorie des vases communicants où l'acceptation de l'un doit forcément engendrer l'exclusion de l'autre, que :

« la condition de la femme non mariée, la suppression de l'amour et de la fonction maternelle, altère et estropie sans doute la personnalité féminine de plusieurs côtés, car une femme qui n'est ni mère, ni épouse, est une femme incomplète, mais par d'autres côtés, cette suppression renforce la personnalité, rendant possible certains développements exagérés et certaines hypertrophies partielles, qui peuvent dédommager des autres imperfections. »<sup>26</sup>

Dans ce contexte, la réception populaire et en particulier satirique va se rire de la femme artiste, sexuellement frustrée et meurtrie, témoignant de son incapacité à pouvoir être à la fois intellectuellement et intimement épanouie. Une caricature intitulée *Comment on les caresse* parue dans *L'Assiette au beurre* en 1906<sup>27</sup> illustre précisément cette question de la continence des femmes artistes en sous-entendant, au travers d'un parallèle lubrique entre les caresses du pinceau sur la toile et celles plus sexuelles de l'artiste apprentie à son référent masculin, que la réussite professionnelle des femmes ne peut se faire que par un passage obligé dans la

---

<sup>24</sup> CAUFEYNON Docteur, *op. cit.*, p. 123.

<sup>25</sup> Arlette FARGE, Christiane KLAPISCH-ZUBER (éd.), *Madame ou Mademoiselle ? Itinéraires de la solitude féminine XVIII<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècle*, [Paris], Montalba, 1984, p. 14.

<sup>26</sup> FERRERO Guglielmo, « Le Troisième Sexe », *La Revue des revues*, vol. XII, 1<sup>er</sup> janvier 1895, p. 3-4.

<sup>27</sup> [Anonyme], « COMMENT ON LES CARESSE », *L'Assiette au beurre*, 7 avril 1906 : - Ah ! ma fille, si tu savais ce que c'est que l'amour, tu ne le peindrais pas si bien !

chambre à coucher d'un maître ou d'un membre du jury<sup>28</sup>. Comme l'avait déjà suggéré quelques années auparavant Noël Dorville dans la légende de l'une de ses caricatures, « Voyons, ma petite fille, mais qu'est-ce que vous faites ?... Voilà cinq ans que vous avez quitté l'atelier, et pas un membre du jury ne marche pour vous ! »<sup>29</sup>

Si ces représentations de femmes artistes ne dérogent pas aux présupposés physiques de la féminité, celle intitulée avec ironie « La Vierge forte » et parue en 1909 dans *L'Assiette au beurre*<sup>30</sup>, illustre très clairement ce renvoi du féminin au pathologique, puisqu'en incarnant la cérébralité, la jeune femme ne peut prétendre à devenir une bonne ménagère : « Je n'irai pas jusqu'à dire que ma fille pourra diriger un intérieur ou élever des enfants. Je sais aussi qu'elle n'est pas jolie, jolie... Elle boite un peu... Elle est maigre... sa dot aussi... Mais, soyez tranquille, vous épousez un cerveau !... »<sup>31</sup>

Représentée de santé fragile, pâle, maigre et binoclarde, elle est l'incarnation de ces aménorrhéiques – ces femmes n'ayant plus de règles – ou de ces chlorotiques telles qu'elles sont décrites par Jean Varandal, un des premiers médecins de la Renaissance à définir la chlorose :

« S'il est une maladie propre au tempérament féminin, qui est plus humide et plus froid que celui des hommes, c'est celle que nous voyons actuellement se développer dans ces contrées, d'une manière presque endémique, notamment chez les jeunes filles les plus nobles et les plus belles, chez les veuves ou autres, vivant dans l'abstinence de tout rapport sexuel. On la qualifie d'ordinaire de *pâles couleurs*, de *ictère blanc*, de *fièvre d'amour*, de *maladie*

---

<sup>28</sup> Cf. littérature sociologique sur les cadres de formation, de diffusion et de légitimation des carrières des femmes artistes : GARB Tamar, « Revising the Revisionists : the Formation of the *Union des Femmes Peintres et Sculpteurs* », *Art Journal*, vol. XLVIII, n° 1, printemps 1989, p. 63-70 ; SAUER Marina, *L'entrée des femmes à l'École des beaux-arts, 1880-1923*, Paris, ENSBA, 1991 ; GREER Germaine, « 'A tout prix devenir quelqu'un' : the Women of the Académie Julian », *Artistic Relations. Literature and the Visual Arts in Nineteenth-Century France*, Peter COLLIER, Robert LETHBRIDGE (éd.), New Haven – Londres, 1994, p. 40-58 ; *Overcoming all Obstacles: the Women of the Académie Julian*, Williamstown, The Sterling and Francine Clark Institute, New York, The Dahesh Museum, Memphis, The Dixon Gallery and Gardens, octobre 1999-septembre 2000, New York – New Brunswick, Dahesh Museum-Rutgers University Press, 1999 ; CASAVECCHIA Barbara, « Sans nom. La difficile ascension de la femme artiste », dans : NEGRI Antonello (sous la dir.), *Art et artistes de la modernité*, Rodez, éditions du Rouergue, 2003, traduction française [2002], p. 75-98 ; GONNARD Catherine, « Les femmes artistes et les institutions avant 1950 », *elles@centrepompidou. Artistes femmes dans la collection du musée national d'art moderne*, centre de création industrielle, Camille MORINEAU (éd.), Paris, éditions du Centre Pompidou, 2009, p. 286- 289.

<sup>29</sup> Noël Dorville, « Vierges peintres, *L'Assiette au beurre*, n° 22, 29 août 1901.

<sup>30</sup> [Anonyme], « La Vierge forte », *L'Assiette au beurre*, n° 442, septembre 1909.

<sup>31</sup> *Ibid.*



*virginale* ; nous l'appelons *chlorose* d'après Hippocrate. C'est une sorte de cachexie accompagnée d'une teinte anormale de la peau, plus ou moins verdâtre ; ces humeurs corrompues, en mélange variable, colorent la surface externe de la peau, principalement la face. »<sup>32</sup>

La figure de l'artiste ou de l'intellectuelle rejoint alors certaines représentations de féministes qui, chez Bing et Sigl par exemple, revendiquent ouvertement leur célibat et leur chasteté : « Ce qui fait notre force à nous autres apôtres, c'est la chasteté, la continence absolue que nous observons, malgré la convoitise masculine toujours posée sur nous. »<sup>33</sup>

La silhouette amaigrie, l'air renfrogné, le regard hagard, la peau pâle et verdâtre, ces figures désérotisées incarnent des contre-figures à la femme gorgée de sang (femme vampire, hystérique, prostituée). À l'opposé de cette vision pléthorique du féminin qui illustre également, mais par abondance et non par absence, la pathologie, la femme artiste est l'exemple symptomatique du détraquement et de la non-procréativité, entrant alors en contradiction avec la définition universelle que l'on pouvait trouver à l'époque dans le *Grand Dictionnaire Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle*, « femme : femelle de l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants »<sup>34</sup>. Représentatives d'une masculinité ébranlée et angoissée, elles incarnent de fait la « panique génitale » comme l'explique Françoise Héritier : « Toutes les femmes aménorrhéiques sont donc en position scandaleuse puisqu'elles se comportent apparemment comme des hommes, à cela près qu'elles ne produisent pas elles-mêmes de chaleur, mais se contentent de l'accumuler. C'est la raison pour laquelle elles sont dangereuses ou en danger. »<sup>35</sup>

À côté des représentations amaigries de chlorotiques, une autre figure, celle de la ménopausée, illustre tout aussi bien l'antiprocréativité, en poussant plus loin encore le processus de déféminisation vers la virilisation. Pour la plupart des médecins du passage du siècle, la « femme » n'existe en effet concrètement que durant la menstruation. « L'âge

---

<sup>32</sup> Cité dans : STAROBINSKI Jean, « Sur la chlorose », *Romantisme. Revue de la Société des Études romantiques*, n°31 (volume thématique « Sangs »), 1981, p. 118.

<sup>33</sup> Bing et Sigl., *L'Assiette au beurre*, numéro consacré au « Féminisme et féministes », n°442, septembre 1909.

<sup>34</sup> LAROUSSE Pierre (sous la dir.), *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, t. VIII, Paris, administration du *Grand Dictionnaire universel*, 1866-1890, p. 202.

<sup>35</sup> HÉRITIER Françoise, *op. cit.*, p. 84.

critique, la ménopause » marque, selon Barbaud et Rouillard, « l'heure où sonnera le glas de la beauté »<sup>36</sup>. Cet « âge du retour » comme il est parfois surnommé, reprend alors par le phénomène du cycle, le « trouble du genre » d'avant la puberté où persiste souvent l'indifférenciation sexuée entre masculin et féminin. S'appuyant sur Hippocrate, comme pour asseoir leur légitimité et mesurer leur dette à l'égard des Anciens, les deux médecins poursuivent en nous décrivant la transformation qui advient à la ménopause : « Elles se transforment, deviennent hirsutes et prennent l'aspect d'un homme. Hippocrate va peut-être plus loin, mais il est certain qu'à partir de l'âge critique, la femme se rapproche plus ou moins de l'homme. »<sup>37</sup>

Cette vision dégradante de la ménopause a heureusement depuis été réhabilitée par les féministes telles Germaine Greer qui, dans *The Change, Women Ageing and the Menopause*, tient à préciser que les femmes sont aussi intéressantes que les hommes, de la même façon que les femmes âgées sont aussi intéressantes que les femmes jeunes. Ce moment spécifique de la vie d'une femme est alors l'occasion pour elle d'échapper aux rôles qui leur sont traditionnellement dévolus pour mieux se concentrer sur elle-même<sup>38</sup>. Françoise Héritier explique d'ailleurs que ce bouleversement hormonal est une spécificité féminine qui n'a pas d'équivalent dans le genre masculin, faisant de la ménopause tantôt une bénédiction teintée de sérénité tantôt une malédiction caractérisée par la fin de la séduction et le commencement de la vieillesse<sup>39</sup>.

Le champ de la caricature va alors relayer et reprendre à son compte ces théories physiologiques en développant sur le ton de l'humour et de la satire l'image de l'artiste ménopausée mêlée à celle de l'hommasse et de la gynandre, c'est-à-dire la femme qui, selon Péladan, prétend « à la mâleté, l'usurpatrice sexuelle : le féminin singeant le viril »<sup>40</sup>. Vieille, binoclarde et corpulente, le corps souvent engoncé dans des vêtements larges qui ne montre aucune chair ni formes superflues, sa représentation « antisexy » est parfois renforcée par un

---

<sup>36</sup> BARBAUD Charles, ROUILLARD Amédée, *Troubles et accidents de la ménopause (âge critique de la femme)*. *Traitement thermal aux eaux de Luxeuil*, Paris, Jouvot & Cie, 1895, p. 29.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>38</sup> GREER Germaine, *Le Passage. L'expérience de la ménopause*, Paris, Plon, 1992 [Londres, Hamish Hamilton, 1991], traduction française.

<sup>39</sup> HÉRITIER Françoise, « Préface », *Sexe, croyances et ménopause*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>40</sup> PÉLADAN Joséphin, *La Gynandre. La Décadence latine. Ethiopée*, t. IX, Genève, Editions Slatkine, 1979 [Paris, E. Dentu éditeur, 1891], p. 43.

système d'échos avec la femme leur servant de modèle qui incarne quant à elle le cliché antagoniste d'une féminité fantasmatique et sexualisée, à l'instar d'Emmanuel Barcet qui, dans *Le Sourire*, confronte, par l'entremise du jeu de mots, le triste et âgé officier d'Académie au beau et sensuel modèle académique<sup>41</sup>. Mais c'est Torné Esquius pour la revue *Le Rire* qui propose sans doute l'une des plus éloquents caricatures à ce sujet, accompagnée de la légende suivante : « Il y a vingt-deux ans que je peins *La Source*... Hélas ! je suis toujours à sec ! »<sup>42</sup>

Si la formule « toujours à sec » peut faire référence aux difficultés financières auxquelles étaient confrontées les femmes artistes<sup>43</sup>, elle renvoie également à la panne d'inspiration et à l'impossibilité féminine à pouvoir prétendre à la nouveauté. Dans *La Femme criminelle et la prostituée* paru en Italie en 1893 et traduit en France trois ans plus tard, Cesare Lombroso et son jeune collègue Guglielmo Ferrero précisent que l'intelligence féminine est caractérisée par le misonéisme, c'est-à-dire par le refus panique d'aspirer à la nouveauté<sup>44</sup>. En ce sens, « les femmes tiennent une meilleure place comme propagatrices des idées nouvelles que comme créatrices »<sup>45</sup>. En représentant la femme artiste en copiste d'un tableau d'Ingres, Torné Esquius reconduit ce cliché du misonéisme et démontre que sa peur de l'originalité fait d'elle une imitatrice. Comme l'explique le professeur allemand Moebius relayant les pré-supposés stéréotypés sur le féminin, « les femmes ont une prédisposition à réagir contre les idées d'autrui et à recevoir en même temps l'influence de ces mêmes idées. Dans les formes les plus élevées de l'art, elles peuvent se montrer touchantes, délicates, subtiles, ingénieuses, mais rarement originales et supérieures »<sup>46</sup>.

Par opposition au modèle féminin nu comme allégorie de la Source, c'est-à-dire de l'humide, la femme artiste « toujours à sec » est représentée telle une vieille binoclarde, le dos voûté sur son chevalet, incarnation éloquente de la femme qui ne peut plus physiologiquement

---

<sup>41</sup> Emmanuel Barcet, *Le Sourire. Journal humoristique hebdomadaire paraissant tous les samedis*, n° 445, 9 mai 1908.

<sup>42</sup> Torné Esquius, *Le Rire. Journal humoristique paraissant le samedi*, n° 205, 5 janvier 1907, p. 4 (DR).

<sup>43</sup> SAUER Marina, *op. cit.*, p. 8.

<sup>44</sup> LOMBROSO Cesare, FERRERO Guglielmo, *La Femme criminelle et la prostituée*, Grenoble, Jérôme Millon, 1991 [Turin, Roux, 1893], traduction française, p. 161.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>46</sup> MOEBIUS P. J. D<sup>r</sup>, *De la débilité mentale physiologique chez la femme*, Paris, Solin, 1980, traduction française [Halle, C. Marhold, 1898], p. 157.

procréer. Mais si la ménopause agit comme une déféminisation physique, elle vient également bousculer son état mental, comme en témoigne la thèse de médecine de Paul Bruant consacrée en 1888 à la mélancolie survenant à la ménopause : « Malgré la lenteur de ses mouvements, l'incertitude de ses actions, son esprit ne reste pas inactif : ses facultés [...] sont, au contraire, l'objet d'une surexcitation malade. Tout ce qui passe dans son cerveau existe pour elle au dehors. »<sup>47</sup>

La mélancolie s'illustre donc également chez la ménopausée par le surmenage intellectuel, reprenant en ce sens les symptômes propres à la neurasthénie. Dans leur traité hygiéniste sur le sujet, Adrien Proust et Gilbert Ballet remarquent qu'elle est « plus commune chez l'homme que chez la femme »<sup>48</sup>, l'homme étant davantage soumis à « l'influence prépondérante du travail opiniâtre, des soucis, des excès de toutes sortes, conséquence du rôle actif et plus militant de l'homme dans la lutte pour l'existence »<sup>49</sup>. Ainsi, si au travers de la neurasthénie la ménopausée contribue à renforcer le processus de virilisation de la femme artiste, sa « surexcitation malade » la classe néanmoins parmi la longue liste des malades du genre nerveux propres au féminin que sont l'hystérique, la nymphomane, la prostituée, la criminelle ou encore la kleptomane<sup>50</sup>.

Cette représentation pathologique de la femme artiste apparaît par conséquent comme l'une des incarnations d'un féminin émancipé atrophié et névrotique, à côté du bas-bleu ou de la féministe souvent montrés comme des hommages dépressives, faisant en ce sens singulièrement écho aux déconstructions de la théorie freudienne sur la mélancolie entreprises par les féministes. Alors que Luce Irigaray voit dans la mélancolie une norme psychanalytique pour les femmes se fondant sur leur envie de pénis, c'est-à-dire leur aspiration à devenir masculines et l'inéluctable complexe qui en découle<sup>51</sup>, Judith Butler relie, quant à elle, la mélancolie à l'homosexualité, invoquant l'interdit politico-social qui fait de

---

<sup>47</sup> BRUANT Paul, *De la mélancolie survenant à la ménopause*, thèse pour le doctorat en médecine, 22 mars 1888, Paris, Imprimerie des écoles, 1888, p. 25.

<sup>48</sup> PROUST Adrien, BALLETT Gilbert, *L'hygiène du neurasthénique*, Paris, Masson, 1897, p. 11.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>50</sup> Cf. O'BRIEN Patricia, « The Kleptomania Diagnosis. Bourgeois Women and Theft in Late Nineteenth-Century France », *Journal of Social History*, n° 17, automne 1983, p. 65-77 ; SHOWALTER Elaine, *Sexual Anarchy. Gender and Culture at the Fin de Siècle*, Londres, Bloomsbury, 1992 ; MATLOCK Jann, *Scenes of Seduction. Prostitution, Hysteria and Reading Difference in Nineteenth-Century France*, New York, Columbia University Press, 1994.

<sup>51</sup> IRIGARAY Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Editions de Minuit, 1977.

l'homosexuel un être meurtri<sup>52</sup>. Du deuil d'un désir refoulé à l'acte de renonciation forcé, pèserait sur ces artistes ménopausées le soupçon d'une virilité frustrée comme du lesbianisme. À ce sujet, Judith Halberstam s'est récemment penchée sur cette figure de la « femme masculine », qui loin d'être une imitation de l'homme, s'insère plutôt dans une variété plus nuancée d'identités de sexes et de sexualités, déstabilisant et troublant toujours un peu plus la question du genre<sup>53</sup>. Elle précise notamment que cette question de l'introduction de la féminité dans le masculin a suscité de vives polémiques et a souvent reconduit un discours de hiérarchisation des genres où cette nouvelle figure peine à trouver sa place :

« La masculinité féminine est un lieu particulièrement fructueux d'investigation parce qu'elle a été vivement critiquée par les programmes hétérosexiste et féministe ; contrairement à la féminité masculine, qui a rempli une sorte de fonction rituelle dans les cultures masculines homosociales, la masculinité féminine est généralement reçue par les cultures hétéro- et homo-normatives comme un signe pathologique de mauvaise identification et de dérèglement, comme un objet de désir et de possession du pouvoir qui est toujours juste hors de portée. Dans un contexte lesbien, la masculinité féminine a été située à la place où le patriarcat va travailler sur la psyché féminine et reproduit une misogynie sans féminité. »<sup>54</sup>

La preuve de la prégnance du discours médical sur les fluides menstruels agit, à côté des représentations populaires sur la créativité féminine au passage du siècle, dans les portraits mêmes des femmes artistes qui vont proposer une image souvent éthérée, triste et

---

<sup>52</sup> BUTLER Judith, *La Vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories*, [Paris] éditions Léo Scheer, 2002 [1997], traduction française, p. 209 : « Si nous acceptons l'idée selon laquelle l'hétérosexualité se naturalise comme altérité radicale de l'homosexualité, alors l'idée homosexuelle s'étaye sur une incorporation mélancolique de l'amour qu'elle désavoue. [...] Quand l'interdit de l'homosexualité est culturellement dominant, la « perte » de l'amour homosexuel est effacée du fait d'un interdit réitéré et ritualisé dans toute la culture. On aboutit ainsi à une culture de la mélancolie du genre, où la masculinité et la féminité émergent comme traces du deuil absent et impossible d'un amour ; où la masculinité et la féminité, à l'intérieur de la matrice hétérosexuelle, sont renforcées par les répudiations qu'elles accomplissent. »

<sup>53</sup> HALBERSTAM Judith, *Female Masculinity*, Durham-Londres, Duke University Press, 1998, p. 28-29 : « Il est important quand on pense aux variations de genre telles que la féminité masculine et la masculinité féminine de ne pas simplement créer un autre binarisme dans lequel la masculinité signifie le pouvoir ; au sein de modèles alternatifs d'une variation du genre, la masculinité féminité n'est pas simplement l'opposé de la féminité féminine, ni non plus une version féminine de la masculinité masculine. » [« It is important when thinking about gender variations such as male femininity and female masculinity not simply to create another binary in which masculinity always signifies power ; in alternative models of gender variation, female masculinity is not simply the opposite of female femininity, nor it is a female version of male masculinity »].

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 9 : « Female masculinity is a particularly fruitful site of investigation because it has been vilified by heterosexist and feminist/womanist programs alike ; unlike male femininity, which fulfills a kind of ritual function in male homosocial cultures, female masculinity is generally received by hetero- and homo-normative cultures as a pathological sign of misidentification and maladjustment, as a longing to be and to have a power that is always just out of reach. Within a lesbian context, female masculinity has been situated as the place where patriarchy goes to work on the female psyche and reproduces misogyny within femaleness. »

pathologique du féminin créateur. La plus emblématique de toutes est certainement due à l'artiste peintre Jeanne Jacquemin qui, au travers d'autoportraits particulièrement étranges, inspire chez les critiques tout un discours autour du maladif, tels Rémy de Gourmont qui remarque sa « spiritualité exaspérée et malade »<sup>55</sup> ou Jean Lorrain qui définit son art comme « narcissique, introspectif, mystérieux et sombre, maladif, fait de 'luminosité verdâtre', de 'laideur', de 'torture' et de 'souffrance' »<sup>56</sup>. Si dans *Passionate Discontent* Patricia Mathews explique que les Symbolistes ont une conception spécifique du génie qu'ils rangent du côté de la pathologie et de la marginalité<sup>57</sup>, ces portraits de femmes artistes symbolistes portant en eux les stigmates de la dégénérescence fin-de-siècle pourraient peut-être remettre en cause cette question souvent évacuée et battue en brèche d'une soi-disant absence de génie chez la femme<sup>58</sup>.

Charlotte Foucher prépare, sous la direction de Pascal Rousseau, une thèse de doctorat consacrée aux femmes artistes dans les milieux symbolistes au passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle (laboratoire de recherches InTRu). Elle est également chargée de cours en histoire de l'art contemporain à l'Université François Rabelais de Tours et chargée d'études et de recherche à l'INHA.

Pour citer cet article :

Foucher, Charlotte. « PANIQUE GENITALE. Fluides menstruels et psychopathologie de la créativité féminine ». Communication réalisée dans le cadre de la journée d'études « Les fluides corporels dans l'art contemporain » organisée à l'INHA, Paris, le 29 juin 2010. Mise à jour le 09 avril 2011. [En ligne]. [http:// hicsa.univ-paris1.fr](http://hicsa.univ-paris1.fr) [consulté le xx xx xx]

---

<sup>55</sup> GOURMONT Rémy, « Choses d'art. Expositions », *Mercur de France*, décembre 1892, p. 373.

<sup>56</sup> LORRAIN Jean, « Narcissa », *L'Echo de Paris*, 30 mai 1892, p. 1.

<sup>57</sup> MATHEWS Patricia, *Passionate Discontent. Creativity, Gender, and French Symbolist Art*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1999, p. 47.

<sup>58</sup> Cf. à ce sujet plusieurs traités soulevant la question, LOMBROSO Cesare, FERRERO Guglielmo, *op. cit.* ; NORDAU Max, *Psycho-physiologie du génie et du talent*, Paris, Félix Alcan, 1897 ; MÖBIUS *De la débilite mentale physiologique chez la femme*, Paris, Solin, 1980, traduction française [Halle, C. Marhold, 1898].